

Laurène BARBAUX

LA VALLÉE DES LOUPS
Roman

 Siloe poche

*La Fontaine
de Siloe*

*J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.*

Alfred de Vigny, *La Mort du Loup*

1 – Les gens de la montagne

- Encore une, lâcha Guérin, les lèvres tremblantes.

Le berger jeta sur le sol le cadavre qu’il portait à l’épaule depuis l’autre côté de la vallée. Sa femme s’approcha. Un haut-le-cœur la secoua. Le corps sans vie de la brebis portait les stigmates d’une attaque sauvage. Sa gorge était tâchée de sang, tandis que son ventre s’ouvrait en une plaie béante et vide. La bête avait mangé les viscères. Neva connaissait bien ces blessures. Elles étaient l’œuvre du loup. Un loup isolé. Une meute n’aurait laissé guère plus que l’échine et la tête.

- Les chiens mangeront bien ce soir, conclut le berger en attrapant la patte de la brebis pour la traîner à l’arrière de la ferme ; il la découperait plus tard.

L’œil vitreux de l’animal fixa la prunelle claire de la jeune femme un instant encore, puis la tête indolente se renversa sur le sol et disparut dans une traînée de poussière. Neva remonta le châle de laine qui lui tombait sur les bras et l’enroula autour de son cou. L’été se terminait sur la montagne, le froid commençait à tomber.

Quand vint l’heure du coucher, il ne restait plus rien ou presque du petit corps mutilé. Les chiens dormaient dans la paille, la gueule rouge, le ventre rond. Guérin, lui,

n'avait rien mangé. Il avait repoussé le bol de soupe que Neva avait posé devant lui et était resté silencieux, le regard fiévreux. Le troupeau avait essuyé plusieurs attaques cette année, et le froid précoce n'augurait rien de bon pour l'hiver à venir. Sept battues avaient été nécessaires pour avoir la peau des loups qui sévissaient sur le versant nord, la saison précédente. Combien en faudrait-il cette fois ? Combien d'heures, combien de jours encore à arpenter les sentiers escarpés, à traverser les pierriers et les rivières dans l'espoir fou de faire reculer le diable ? Combien de temps encore les épaules du berger trouveraient-elles la force de porter les corps dévorés ?

Un sanglot secoua le vieux Guérin tout entier. Assise sur le bord du lit, Neva osa un regard à son époux. Il semblait soudain n'avoir plus d'âge. Les traces du temps remontaient à la surface de sa peau, dessinant les lignes d'une histoire douloureusement familière. La jeune femme avait déjà lu dans les rides, au coin des yeux de sa mère et sur le front de son père. C'était la terre, le ciel et l'eau qui façonnaient ces ravines sur la peau des gens de la montagne. On pouvait y lire les hivers et les printemps, les joies profondes et les douleurs sourdes. Geneva Olivier, fille de Marco et Catarina Lovati, gens de la montagne, se surprit à sourire. Au coin de ses lèvres, de légers sillons couraient depuis le début du printemps. Le soleil les avait révélés et les travaux de l'été avaient achevé de les creuser. Pourtant, sous la masse lourde et crépue de ses cheveux roux, le vert de ses yeux brillait comme l'eau cristalline

des torrents et une candeur insolente illuminait son visage alors qu'elle souriait de se savoir un peu vieille, enfin.

*

– N’oubliez pas les paniers. La Fanette a mis de côté des plantes, j’ai dit que vous les prendriez ce matin.

Neva attrapa les paniers rangés derrière la porte et se tourna vers son époux.

– Comment vous sentez-vous ?

– Ne tardez pas. La veuve Chollet doit passer sur le coup de midi, elle traîne une vilaine plaie à vous montrer.

La jeune femme hocha la tête et sortit dans l’air frais du matin. Depuis le seuil de la maison, on pouvait apercevoir le clocher du prieuré, dont la pointe perçait le ciel. Le jour tardait à se lever à l’approche de l’automne. Les aiguilles se dressaient dans leur robe de plomb, attendant que les premiers rayons de soleil viennent réchauffer leurs flancs maigres et faire briller les névés qui dormaient dans leurs creux. Neva aimait cette vue, depuis l’ombre écrasante des montagnes aux étendues verdoyantes de la vallée où les perles de rosée étincelaient, suspendues aux herbes et aux monticules de granit. La ferme n’était qu’à une demi-lieu du village. Érigée sur les rives de l’Arve, il suffisait de suivre la rivière pour rejoindre le cœur de Chamonix.

Lorsque la jeune femme atteignit la place du village, le soleil embrasait déjà les aiguilles, répandant ses rayons sur les murs des maisons où lézardaient les veines

de lierre et pendaient les tresses de maïs. Neva sourit en apercevant la silhouette débonnaire de la vieille Louise enfoncée dans son fauteuil, son chat blanc sur les genoux. La jeune femme fit un signe de la tête et le chat lui répondit d'un miaulement rauque et tranquille. La vieille, quant à elle, poussa un grognement. Elle s'était toujours méfiée de la guérisseuse à Guérin.

Neva hâta le pas pour rejoindre les bancs du Grand-Père où les femmes du village étaient déjà réunies à en juger par les éclats de voix qui lui parvenaient depuis la grand place. Le Grand-Père, c'était ainsi que les femmes avaient pris l'habitude de nommer le chêne centenaire qui se dressait à l'angle de la place. Ses plus hautes branches rivalisaient sans peine avec la pointe du clocher et son ombre dévorait la silhouette pourtant écrasante du prieuré. Sous ses branches noueuses, on avait dressé tables et bancs de bois pour tenir discussions et négocier les jours de marché.

- Te voilà enfin ! s'exclama une voix familière.
- Je n'habite pas le village, Fanette ! remarqua Neva en levant les yeux aux ciels.

Son amie abandonna le tablier qu'elle rapiécrait pour venir l'embrasser.

- Assieds-toi, tu dois entendre ce que le mari d'Alice a rapporté de son voyage en Valais.

Neva posa ses paniers sur le sol et prit place à la table des femmes, s'étonnant des regards exaltés qui s'étaient tournés vers elle.

- Vas-y, Alice, raconte-lui, encouragea Fanette en flanquant son coude dans les côtes de la boulangère.
- Bien. Mais je ne veux pas vous entendre jaser tant que je n'aurai pas terminé.

On opina d'un même mouvement de tête.

- Bien. Mon mari, comme vous le savez, s'est rendu dans le Valais pour une affaire de succession. Il a dormi dans une auberge, tout près du Rhône. Alors qu'il prenait le souper en compagnie du gamin de l'aubergiste et du notaire, il a entendu de drôles de rumeurs. Ces bonnes gens ne parlaient ni des récoltes, ni des loups. Ils parlaient, figurez-vous bien...
- Dis-le, bon sang ! s'impatienta Fanette, s'attirant le regard noir de la boulangère.

Neva étouffa un rire.

- Ils parlaient de sorcières ! Des empoisonneuses, des mangeuses d'enfants. L'une d'elles aurait avoué deux meurtres !
- C'est affreux... souffla la jeune Clara, son joli visage déformé par la peur.
- Il paraît qu'ils en ont déjà pendues plusieurs depuis le début de l'année et que c'est loin d'être terminé. Il s'en découvre de nouvelles toutes les semaines. Elles se réunissent et se livrent à ce qu'elles appellent des sabbats, des fêtes de débauche où elles sacrifient leurs victimes et dansent à moitié nues.
- Nues... !

- D’abord les loups, maintenant les sorcières. Le diable est sur terre, moi je vous le dis, déclara la mère Dunand en se signant d’une main tremblante.

Neva demeura silencieuse. Elle n’avait jamais cru aux histoires de sorcellerie. Ce n’étaient là que des contes destinés à faire peur aux enfants ou à frémir de plaisir lors des discussions mondaines. Pourtant, quelque chose était bien à l’œuvre. Elle pouvait le sentir. Il y avait comme un parfum suave et putride dans l’air, un parfum semblable à l’odeur des corps dévorés par les loups.

- Tu te sens bien ? s’enquit Fanette en constatant la mine pâle de son amie.
- Comment veux-tu qu’elle se sente bien, tu as oublié ce qu’ils ont trouvé hier dans la vallée ? rétorqua Alice en posant un regard compatissant sur Neva.
- L’attaque, c’est vrai... Pardonne-moi Neva, j’avais oublié. J’espère que vous n’avez pas essuyé trop de pertes.
- Je dois rentrer. Guérin m’attend pour soigner les bêtes et la veuve Chollet doit passer, il paraît qu’elle traîne une mauvaise plaie.

Le silence retomba au pied du Grand-Père dont la tête s’agitait follement sous une brise étonnamment fraîche pour la saison.

- N’oublie pas les plantes, dit Fanette en versant fleurs et racines fraîches dans les paniers de son amie.
- Merci... souffla Neva, la gorge serrée.

Elle s'éloigna sans se retourner, se concentrant sur les fragrances familières de gentiane et de mauve pour mieux chasser l'odeur de mort qui s'était rappelée à elle.

De retour à la ferme, elle répartit sans attendre les plantes sur le treillage disposé sur le seuil. Le soleil de midi était encore chaud, les fleurs et les racines seraient sèches avant la nuit. Elle pourrait alors les broyer et en ranger la poudre dans des flacons pour les remèdes de l'hiver.

- Geneva... fit une voix rugueuse dans son dos, lui arrachant un sursaut.

La veuve Chollet était assise dans le vieux fauteuil que Guérin disposait à l'entrée de la bergerie pour surveiller les mises bas difficiles.

- Maria, excusez-moi, je ne vous avais pas vue.
- Allons, allons, je vous attends depuis moins d'une heure et les chiens m'ont tenue bonne compagnie, s'amusa la petite dame toute en rondeurs tandis que le plus jeune des chiots de la ferme lui léchait la main en jappant joyeusement.
- Il aime tout le monde, remarqua Neva en faisant signe à la veuve Chollet de la suivre dans la maison de pierres.

À l'intérieur, tout était silencieux et froid. Guérin avait jeté de l'eau sur les braises et mis de l'ordre avant de partir s'occuper des bêtes.

- Asseyez-vous là, je vous prie, et défaites-vous, que je vois cette plaie qui vous cause du souci.

- Elle n'est pas si impressionnante que cela, tempéra Maria en retirant le châle qui entourait ses épaules. Ce n'est pas la première fois que je m'entaille en coupant un poisson. Enfin... C'est là, sous le poignet.

Neva saisit délicatement la main qui lui était tendue et la tourna pour inspecter le poignet. Elle découvrit une longue balafre d'où suintait une substance jaunâtre. La plaie était infectée. La lame avait pénétré profondément les chairs qui peinaient à se refermer.

- Vous auriez dû venir me trouver plus tôt, observa la jeune femme. Les soins seront douloureux, je le crains.
- Ma fille redoute qu'il ne faille me couper le bras, là, juste au-dessous du coude, comme on fait quand une bête a la patte qui pourrit, frémit Maria.
- Nous devrions parvenir à sauver ce bras, assura Neva dans un sourire. Venez, que je vous donne les onguents qu'il vous faut.
- Merci, merci Geneva !
- Ne me remerciez pas trop vite. Celui-ci brûle lorsqu'on l'applique, et il vous faudra nettoyer la plaie tous les jours pour en retirer les humeurs. Mettez le premier le matin, le second le soir. Si la plaie n'est pas assainie d'ici quatre jours, revenez, mais ne tardez pas.
- Voilà pour vous, fit la veuve en posant un lourd panier sur la table. Vous en profiterez avec votre cher époux. Quel homme humble et résilient ! Vous rendez-vous compte, avoir porté cette pauvre bête sur les épaules tout le jour plutôt que de l'abandonner aux

charognards ! Mon fils a promis de se joindre à la prochaine chasse. Nous aurons la peau de ce loup, je vous le garantis.

– Merci, Maria. Merci infiniment.

Neva raccompagna la veuve Chollet à la porte et la regarda s'éloigner dans le chemin. Elle souleva ensuite le napperon qui recouvrait le panier posé sur la table et se surprit à sourire. Des pommes et des grappes de raisins aux grains gorgés de sucre. La jeune femme en raffolait et elle ne doutait pas que Guérin apprécierait une douce collation dans sa longue journée parmi les bêtes. Elle attrapa la plus lourde des grappes et quitta la maison à son tour.

Guérin avait l'habitude d'emmener les chiens boire et jouer à la rivière lorsque le soleil de midi tapait fort sur la vallée. Elle savait qu'elle le trouverait au bord de la petite crique qui jouxtait le vieux moulin. Là-bas, le courant était faible et les rives aisément accessibles.

Elle fredonnait en longeant la rivière lorsqu'elle entendit des jappements. Les chiens n'étaient pas loin. Mais alors qu'elle se rapprochait, une inquiétude monta en elle. Elle avait déjà entendu les chiens japper de la sorte, lorsqu'ils avaient attrapé une proie ou qu'ils prévenaient d'un danger. Quelque chose s'était passé. Le cœur battant, elle se mit à courir, appelant après Guérin. Nul ne répondit. Bientôt, les chiens la rejoignirent, levant vers elle leurs gueules humides et frénétiques.

– Où est-il ? Montrez-moi ! Vite ! s'écria Neva en repoussant les assauts des bêtes.

Les chiens la menèrent au moulin. Là, au pied de la roue, sous l'ombre d'un sapin, elle devina le corps étendu de son époux. Il gisait inerte, les paupières closes, l'oreille gauche en sang. Le vieux berger avait chuté, son crâne avait heurté les pierres. Était-il mort ? La jeune femme s'avança non sans hésitation et se pencha pour poser la main sur sa poitrine. Son époux respirait. Les battements de son cœur étaient faibles et un léger râle s'échappait de ses lèvres. Son front, brûlant, laissait deviner une fièvre qui ne devait rien à la chute.

- Mon pauvre ami, quel mal vous a saisi... soupira Neva en relevant la tête du berger pour la poser sur ses jambes. M'entendez-vous ? Je vous en prie, réveillez-vous maintenant... Je ne saurai vous porter jusque là-haut.

Autour d'eux, les chiens s'étaient tus. Ils semblaient attendre les ordres de leur maître.

- Guérin... mon cher Guérin... réveillez-vous... ne me laissez pas... supplia la jeune femme en secouant les épaules de son mari.

Redoutant qu'il ne soit parti dans un sommeil dont il ne reviendrait pas, elle reposa sa tête sur le sol et alla jusqu'à la rivière. Elle en ramena une eau fraîche et vive qu'elle versa au coin des lèvres du berger. Celui-ci émit un léger gémissement puis déglutit. Neva soupira de soulagement.

- Ouvrez-les yeux...

Les paupières de Guérin frémirent. Bientôt, ses prunelles brunes étincelèrent sous le soleil de midi.

– Vous voilà enfin !

Neva se serra contre le corps de son mari puis l’aida à se redresser. La plaie au côté de son crâne ne saignait plus. Il trouverait la force de marcher.

*

Trois jours plus tard, les plaies de Guérin avaient cicatrisé. Mais la fièvre n’était pas tombée. Assise au chevet de son époux, Neva veillait. Le souffle du berger se faisait faible et la couleur avait quitté ses joues.

– Mon pauvre ami... soupira la jeune femme en secouant la tête. J’ignore quel mal cause le feu qui vous dévore, mais je trouverai les plantes dont vous avez besoin. Je vous en fais la promesse.

Guérin l’entendait. Il referma ses doigts brûlants sur les siens. Le vieux berger avait toujours préféré les gestes à la parole. Il faisait partie des gens de la montagne, de ces êtres pétris par le soleil et la roche qui ne craignaient aucun silence.

– Reposez-vous encore, le soleil n’a pas percé dans le ciel. Je m’en vais chercher des plantes. Je serai de retour avant midi.

Neva déposa un léger baiser sur le front moite de son époux et quitta la maison de pierres pour s’enfoncer dans la campagne endormie. Dehors, la brume montait, étendant ses nappes blanches au-dessus des herbes rases. En contre-bas de la ferme, se dressaient les bois de

Rochenoire. C'était là-bas, dans la gueule sombre de la forêt, que la guérisseuse trouverait les écorces de tilleul et les feuilles de sureau dont elle avait besoin pour fabriquer la décoction qui viendrait à bout de la fièvre de Guérin.

Fendant l'air frais du matin d'un pas décidé, Neva se remémorait les paroles de sa mère. *Les plantes possèdent d'innombrables vertus, mais aucune ne peut tenir la mort à distance... La sagesse du guérisseur est de savoir quand ramener ceux qui doivent rester, quand laisser aller ceux qui doivent partir.* Guérin était-il de ceux qui devaient être ramenés, ou bien de ceux qu'il fallait laisser partir ? Le temps le lui dirait.

Les bois de Rochenoire étaient profonds, encaissés au pied du versant nord, nourris de la brume et des sources qui jaillissaient de la montagne. Les silhouettes sinueuses des arbres laissaient deviner le climat rude auquel ils se trouvaient soumis. Leurs troncs, tordus, se dressaient comme des corps de vieillards, tandis que leurs feuilles se teintaient d'or et de vermeil à l'approche de l'automne. La sève commençait à descendre. À la sécheresse de l'été montagnard, succéderait bientôt la rudesse de l'hiver, avec ses vents violents et ses neiges épaisses.

L'orée de la forêt se dessinait au milieu des lambeaux de brume grise lorsqu'un craquement fit sursauter Neva. Quelque chose se tenait là, tout près, tapi dans l'épaisseur des fourrés. Le cœur battant, la jeune femme plissa les yeux pour tenter de mieux voir à travers les enchevêtrements de branches et de racines. Sur sa

droite, un imposant rocher se dressait, recouvert de lichens et de mousse. C'est là qu'elle l'aperçut. La silhouette familière. L'ombre qui court au fond de la vallée. La bête dont la gueule allongée ornait le pendentif qu'elle portait à son cou.

Neva n'eut pas peur. Elle avait déjà rencontré des loups plus souvent qu'à son goût. Mais elle n'en avait jamais vu avec un tel pelage. Les oreilles effilées étaient d'un noir profond, un noir de charbon, tandis que les prunelles jaunes brillaient comme deux lunes pleines. La louve la regardait. Elle non plus n'avait pas peur. La jeune femme aurait voulu demander : « Est-ce que c'est toi qui as tué les brebis ? Est-ce que c'est pour toi qu'ils vont s'en aller battre les bois ? » La bête lui aurait sans doute répondu que oui, c'était elle qui avait tué les brebis. C'était elle qui avait dévoré les entrailles de la pauvre bête que Guérin avait donnée aux chiens quelques jours plus tôt. Neva aurait voulu lui dire de partir, partir tant qu'il en était temps. Tant que les chiens n'avaient pas senti son odeur fauve, tant que les hommes n'avaient pas posé les yeux sur sa robe de jais. Au lieu de cela, la femme du berger et la louve restèrent immobiles et silencieuses, mêlant leurs souffles tièdes à l'haleine froide de la forêt.

Il n'y avait ni peur ni arrogance dans les yeux de la bête, tout comme le cœur de Neva ne connaissait à cet instant ni haine ni danger. L'une et l'autre s'étaient reconnues. Et lorsque la louve sauta brusquement du rocher sur lequel elle avait grimpé, disparaissant dans les

profondeurs de Rochenoire, la jeune femme sut que quelque chose avait changé. C'était dans l'air, plus froid tout à coup. C'était dans le bruissement des branches des arbres qui se muait en plainte. C'était dans l'odeur âcre de la terre qui rappelait celle des brebis. La louve était venue délivrer un présage contre lequel l'écorce de tilleul et les feuilles de sureau ne seraient d'aucun secours.

Chapitre 2 – Les bêtes romantiques

Ses lèvres avaient le goût du café, sa langue, la chaleur. Olivia ferma les yeux. Elle ignorait son nom. Il aurait pu être n'importe qui, pourvu qu'il soit un autre. Un autre que celui qui l'attendait chez elle. Un autre que celui à qui elle avait dit « oui » et qui voyait en elle une poupée abîmée. Elle ne voulait pas être réparée. Elle voulait seulement être touchée, goûtée, aimée comme une idole sans nom, un corps déjà oublié.

Quand elle eut savouré la chaleur et le goût du café, lorsqu'elle eut enfin la sensation d'être devenue une autre, elle repoussa le corps anonyme et s'en alla sans un mot. Elle quitta le bar, laissant derrière elle ses amies, et prit la direction des quais. L'appartement n'était qu'à quelques minutes à pied, mais elle voulait voir les feux du soir se refléter dans l'eau noire de la Seine. Paris n'était jamais plus belle que la nuit, lorsque la solitude exacerbait ses couleurs et rendait les douleurs aussi éclatantes que le soleil. De brûlures en morsures, ceux qui marchaient le long de la Seine la nuit redevenaient des corps sauvages, des bêtes romantiques pétries d'amour et de rêves. Traînant ses talons sur le bitume encore tiède, Liv effleurait parfois le pendentif suspendu à son cou. // avait

beau l'appeler Alouette, elle n'en demeurerait pas moins louve.

*

Le cadran de sa montre affichait 4h07 du matin lorsqu'elle poussa la porte de l'appartement, rue Zadkine. Raphaël avait laissé la lumière du couloir allumée, comme à chaque fois qu'elle ne rentrait pas le soir. Elle mit la bouilloire à chauffer et se déshabilla. Lorsque ses pieds nus touchèrent le plancher, elle sentit une vague de bien-être l'envahir. Le bois avait quelque chose de réconfortant.

Une tasse de thé vert à la main, elle sortit sur le balcon. Celui-ci était modeste, mais de là, on pouvait voir les lumières du square Héloïse et Abélard. Olivia avait passé trois étés de suite à étudier à l'ombre des arbres. Véritable bouffée de fraîcheur et de verdure au milieu du bitume, le square était devenu son refuge lorsque la rumeur du monde se faisait trop forte. C'était près de la fontaine, à l'entrée du parc, qu'elle avait croisé Raphaël pour la première fois, deux ans plus tôt. Le jeune homme avait installé son trépied et réglait son matériel pour photographier les oiseaux. L'œil du photographe s'était alors arrêté sur la silhouette maigre et gracile de l'étudiante. Quelques clichés plus tard, elle était devenue sa muse, son « Alouette » comme il l'appelait.

— Liv ? Tu es encore debout ?

Olivia sursauta, renversant du thé sur ses pieds.

- Il est trop tard pour espérer dormir maintenant, dit-elle sans cesser de regarder le square.
- Viens au moins dans le lit, tu as besoin de te reposer.
- Peut-être dans un moment.

Raphaël s'approcha et déposa un baiser sur le front de sa femme avant de retourner se coucher. Il n'avait plus goûter à ses lèvres depuis des jours. Des semaines peut-être. Liv termina son thé et rentra. Elle avait encore tant de choses à préparer et si peu de temps avant son départ. Dans moins de vingt-quatre heures désormais, elle quitterait Paris pour une mission de deux mois dans les Alpes.

Un sourire étira ses lèvres alors qu'elle regardait le cadre accroché au-dessus de la télévision. Elle ne se lassait pas de lire en toutes lettres : « *Diplôme de docteur vétérinaire conféré à Madame Olivia Jacob* ». Elle avait travaillé si dur durant toutes ces années qu'elle peinait encore à se convaincre que tout était terminé, que sa vie pouvait commencer pour de bon. Elle espérait maintenant que cette mission sur le terrain aux côtés du docteur Roman Keller lui permettrait de se faire une place dans le monde de la recherche et d'obtenir un poste d'assistante dès la rentrée suivante.

La grande valise rouge ouverte sur le canapé, la jeune femme rassemblait les dernières affaires qui figuraient sur sa liste. Les vêtements étaient rangés, ordonnés par type et par couleur. Il ne manquait plus que les carnets de notes, les stylos, l'ordinateur portable et le chargeur de téléphone. Attrapant la pile de carnets posée

sur la table basse du salon, Liv sourit. Elle avait pris soin d'écrire sur la couverture du premier, en lettres capitales : « JOURNAL DE BORD DU DR O. JACOB – MISSION ALPES LOUPS ».

Dehors, le jour se levait déjà sur la ville et la rumeur des voitures montait depuis la rue. Les enfants partaient à l'école, les hommes et les femmes en costume couraient jusqu'au métro, tandis que certains rentraient chez eux, l'haleine chargée, les yeux hagards, traînant leurs rêves trop lourds derrière eux.

*

La valise rouge était fermée et posée dans l'entrée quand Raphaël se réveilla. Accoudée au bar de la cuisine, Liv vérifiait ses billets de train devant une tasse de thé froid. Le photographe mit en route la machine à café et effleura l'épaule de sa femme d'une main délicate.

- Le shooting de ce matin ne devrait pas durer longtemps, je serai de retour dans moins de deux heures, annonça-t-il de sa voix suave et tranquille.
- Hmm, grommela Liv sans lever les yeux de ses billets.
- A quelle heure part ton train ?
- Seize heures trente.
- Je t'accompagnerai.
- Comme tu veux.

Les mâchoires de Raphaël se crispèrent. Il prenait sur lui pour ne pas laisser ses émotions l'envahir à quelques heures du départ.

*

Raphaël parti au travail, Liv se laissa tomber dans le canapé en velours bleu, ce canapé hors de prix qu'elle avait tenu à s'offrir le jour de son emménagement dans l'appartement. Il ne lui semblait désormais plus si doux, plus si moelleux. C'était un canapé, rien de plus. Correction : un canapé trop cher.

Elle saisit le dossier posé sur la table basse du salon et en reprit la lecture. C'était la troisième fois qu'elle le lisait depuis que le professeur Keller le lui avait remis, accompagné de ses billets de train. Les documents portaient les entêtes de l'ENVA, l'École Vétérinaire d'Alfort à laquelle était rattaché Roman Keller, et celles du GRGC, le Groupement pour la Recherche sur les Grands Carnivores. L'objectif du projet était d'étudier une meute de loups récemment installée dans la vallée de Chamonix, au cœur des Alpes françaises. Le retour des prédateurs avait bousculé les habitudes des éleveurs et des habitants, suscitant inquiétude et animosité. Face à la multiplication des attaques et des tirs sauvages, le GRGC avait demandé une enquête sur le terrain pour étudier le comportement et les déplacements des loups au cœur de la vallée. L'attribution du poste d'assistante de recherches à

Olivia ne devait rien au hasard : la jeune femme avait grandi dans la cité chamoniarde et sa famille entretenait encore des liens avec les habitants. C'était à des fins diplomatiques que la jeune vétérinaire s'était vue sélectionnée par le docteur Keller. Mais ce que Keller et le GRGC ignoraient, c'était qu'Olivia Jacob avait déjà observé les loups, là-bas, dans la vallée. Elle avait déjà suivi leurs traces, couru à travers les bois dans l'espoir de les apercevoir. Et elle les avait vus, un matin, sur les flancs enneigés du Brévent.

Le souvenir des bêtes raviva chez elle une soudaine angoisse. Ses mains, moites, se mirent à trembler sur les pages du dossier. Elle pouvait encore entendre la détonation. Sentir l'éclair de douleur. Éprouver la peur, une peur profonde et viscérale que seules les bêtes pouvaient connaître. Prise d'un léger vertige, elle reposa le dossier et renversa la tête en arrière, se maudissant d'avoir choisi un canapé avec un dossier aussi bas.

À suivre...